

—Voilà ce que j'appelle poser franchement une question, dit la directrice en riant ; oh bien ! monsieur Gérard, je vous répondrai avec la même franchise. non, elle n'aime pas celui dont vous parlez. Je l'ai bien observée aujourd'hui et je n'ai vu, ni dans sa contenance ni dans ses paroles, rien d'alarmant pour vous.

—Que Dieu soit loué ! J'avais cru un moment... mais je m'étais trompé, sans doute... Chère marquise, mille remerciements pour cette bonne parole.

—Remarquez bien que je ne vous ai pas dit qu'Emma pût aimer une autre personne, et cela par l'excellente raison que je n'en sais rien... Mais allons ! monsieur Gérard, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, car votre présence doit être nécessaire à la Bastide. Adieu donc, je vous verrai à votre départ sans doute ?

Gérard le promit ; après avoir reçu encore certaine recommandation de Valérie, il prit congé d'elle et partit pour la Bastide au galop de son cheval.

III

LA SCÈNE CONJUGALE

Nous sommes obligés ici de revenir un peu en arrière pour dire ce qui se passait à la Bastide-Vialard entre M. et madame de Vaublanc, au moment où la directrice s'y présentait inutilement,

Dans le cabinet du comte, vaste pièce encombrée de livres, de cartons et de papiers, les deux époux, assis en face l'un de l'autre, causaient avec vivacité. Il s'agissait, comme on le sait déjà, de faire signer à madame de Vaublanc un acte notarié, par lequel le mari était autorisé à emprunter une somme considérable sur les biens personnels de sa femme. Cet acte était étalé sur le bureau et on avait pris la précaution de placer à côté une plume déjà chargée d'encre, mais comme M. de Vaublanc s'attendait à quelque résistance de la part de la comtesse, il avait laissé le notaire au salon, afin de ne pas le rendre témoin d'une scène peut-être orageuse, et il s'évertuait à démontrer l'urgence et les avantages de la mesure proposée.

Or, la comtesse, toujours si rebelle aux affaires, n'avait pas en ce moment cet air langoureux, ennuyé, honteux, qu'elle prenait d'ordinaire quand il s'agissait d'autre chose que de plaisirs ou de futilité féminines. Elle se tenait droite, presque avec roideur ; son visage délicat était fort animé, ses narines roses se gonflaient d'obstination ; et, signe plus alarmant encore ! la symétrie des belles boucles blondes de sa chevelure était fort dérangée, sans qu'elle y prit garde. De son côté, M. de Vaublanc n'avait plus ce ton bref de l'homme d'affaires qui impose son opinion et n'admet d'objection d'aucune sorte ; sa voix, au contraire, était douce et insinuante ; il souriait, il flattait, il suppliait.

—Ma chère amie, disait-il, je vous le répète, il s'agit seulement d'un formalité, d'un expédient tout naturel pour gagner du temps, jusqu'à ce que les événements favorables que j'attends se soient réalisés. Cet imbécile de Billardin, qui vous conseille, n'entend rien aux affaires ; il n'a jamais été capable d'apprécier les chances d'une opération industrielle. Durand, qui est en ce moment au salon, juge mieux des choses, c'est lui qui s'est engagé à me procurer immédiatement les deux cent mille francs dont j'ai besoin, si vous consentez à signer ce papier sans importance. Dans un délai très-prochain, le chemin de fer des Corniches sera sans doute concédé à la compagnie dont je suis chef, et alors, grâce aux avantages qui me sont réservés, je pourrai non-seulement réparer mes pertes, mais encore je serai trois fois plus riche qu'auparavant.

—En ce cas, monsieur, pourquoi me dépouillerais-je de mon bien qui est aussi le bien de ma fille ? Si vous avez des espérances si certaines, pourquoi vos gens d'affaires ne prennent-ils pas patience jusqu'à ce qu'elles soient devenues des réalités ?

—Voyez donc ma position, chère amie, répliqua le comte en lui prenant les mains qui demeurèrent froides dans les siennes, il faut absolument que je mette un terme aux clabauderies et

aux actes hostiles de cette brute de Fortin, en lui fournissant l'argent nécessaire pour continuer les travaux, sinon toutes ces belles espérances avorteront inévitablement. Si je n'exécute pas nos conventions, il me fera déclarer en faillite, il fera saisir la Bastide et mes autres propriétés ; or, je vous le demande, le gouvernement pourrait-il concéder une grande entreprise à une compagnie dont le chef serait reconnu insolvable ? Au lieu de cela, consentez à mettre votre nom au bas de ce papier, et mes embarras cessent aussitôt ; j'impose silence aux rumeurs offensantes, qui commencent à se répandre contre moi, et j'ai le loisir d'attendre que la chance tourne en ma faveur.

—Mais si elle ne tourne pas ? répéta la comtesse ; Billardin prétend que vous pouvez fort bien ne pas obtenir la concession ; dans ce cas, vous auriez ruiné votre famille, sans autre résultat que de retarder de quelques jours une catastrophe peut-être inévitable... Or, sachez-le bien, monsieur, il me serait impossible de vivre dans la misère ; si nous perdions notre fortune, je ne me résignerai pas à cette catastrophe... Allons ! Vaublanc, devriez-vous me presser ainsi ? Je veux conserver mes biens pour vous en faire profiter, vous et votre fille, quand vous aurez perdu les vôtres.

La comtesse était émue en prononçant ces dernières paroles ; M. de Vaublanc, quoique la sentimentalité ne fût pas son fort et qu'il usât plus volontiers du langage de la raison, crut devoir employer à son tour l'attendrissement pour vaincre la détermination de sa femme.

—Chère Léocadie, reprit-il en pressant doucement la main qu'il n'avait pas quittée, croyez-vous que je voudrais vous exposer aux privations, à la pauvreté ? N'avez-vous pas assez éprouvé ma sollicitude pour vous pendant dix-huit années de mariage ? Devriez-vous, après tant d'années de bonheur sans nuages, vous défiger à ce point de ma prévoyance, ajouter foi aux paroles d'un méchant barbouilleur de papier timbré tel que ce Billardin, de préférence aux miennes ? Quant à notre chère Emma, vous savez bien qu'elle a une fortune indépendante et qu'elle ne peut manquer de rien, quoi qu'il arrive. Ah ! si la bonne et douce enfant pouvait disposer de ses biens, ce ne serait pas elle qui se ferait prier pour donner sa signature !

La comtesse s'agita sur son siège ; évidemment elle était ébranlée, et elle souffrait d'autant plus de ces reproches mesurés, que jusque-là son mari ne lui en avait adressé d'aucune sorte. Toutefois, cette impression dura peu.

—Monsieur, balbutia-t-elle, vous êtes injuste envers moi ; je remplis un devoir en résistant à vos désirs, et vous le reconnaîtrez vous-même plus tard, quand vos funestes illusions seront tombées... Cessez donc d'insister pour obtenir de moi ce que je ne peux, ce que je ne dois pas accorder.

M. de Vaublanc s'éloigna d'elle par un mouvement brusque.

—Fort bien, madame, reprit-il avec un accent qui devint tout à coup sombre et dur ; n'en parlons plus. Cependant, il importe que vous sachiez nettement qu'elles seront les conséquences de votre refus. Fortin et le notaire Durand attendent en bas le résultat de notre entretien ; je vais les congédier, leur apprendre que cet acte ne sera pas signé ; l'un et l'autre se retireront, irrités. Durand s'empressera d'annoncer à ses bailleurs de fonds que madame de Vaublanc refuse de venir en aide à son mari, et ce sera le dernier coup porté à mon crédit. De son côté, Fortin, n'obtenant de moi ni argent ni garanties, continuera les poursuites commencées ; tous mes biens seront saisis dans le plus court délai, ma ruine deviendra publique... Or, si vous ne pouvez supporter la misère, croyez-vous que moi, homme de cœur et gentilhomme, je pourrai supporter davantage l'humiliation et le déshonneur ?

Ces dernières paroles étaient accompagnées d'un regard qui leur donnait une signification terrible. La comtesse tressaillit en dépit d'elle-même.

—Monsieur, répliqua-t-elle, n'essayez pas de m'effrayer. Puisque vous êtes homme de cœur et gentilhomme, je devrais supporter avec courage les épreuves que le ciel vous envoie... Encore une fois, si je tiens à sauver ma fortune, c'est surtout afin de vous protéger, contre vous-même, de vous faire